

COLLECTION SCIENCE & MÉTAPHYSIQUE

DE LA FORME À L'ÊTRE

SUR LA GENÈSE PHILOSOPHIQUE
DU PROJET HUSSERLIEN
D'ONTOLOGIE FORMELLE

Sébastien Richard



I T H A Q U E

DE LA FORME À L'ÊTRE (extrait), de Sébastien Richard © Ithaque, 2014

COLLECTION SCIENCE & MÉTAPHYSIQUE

Dirigée par Stéphane Dunand, Olivier Massin et Mathieu Mulcey

Comité scientifique

Jacques Bouveresse, Alain de Libera, Jean-Maurice Monnoyer et Kevin Mulligan

Publié avec le concours de la Fondation universitaire de Belgique

Couverture : Patrick Lindsay

ISSN 2108-9922

ISBN 978-2-916120-39-3

Dépôt légal 1^{re} édition : février 2014

© LES ÉDITIONS D'ITHAQUE

4, rue Girard, 93100 Montreuil-sous-Bois

www.ithaque-editions.fr

DE LA FORME À L'ÊTRE (extrait), de Sébastien Richard © Ithaque, 2014

À Katia

M. Fourier avait l'opinion que le but principal des mathématiques était l'utilité publique et l'explication des phénomènes naturels; mais un philosophe comme lui aurait dû savoir que le but unique de la science, c'est l'honneur de l'esprit humain, et que sous ce titre, une question de nombres vaut autant qu'une question du système du monde.

C. G. J. JACOBI, « Lettre à Legendre », 2 juillet 1830

SOMMAIRE

INTRODUCTION	II
I. LA STRUCTURE DE LA MÉTAPHYSIQUE MODERNE ET LA THÉORIE DE L'OBJET	31
I.1. L'émergence de la théorie de l'objet chez Duns Scot	33
I.1.1. <i>La topologie de la res selon Henri de Gand</i>	36
I.1.2. <i>La critique scotiste de l'exemplarisme henricien</i>	41
I.1.3. <i>La topologie de la res selon Scot</i>	45
I.1.4. <i>L'articulation de la logique et de la métaphysique selon Scot</i>	47
I.1.5. <i>La métaphysique comme science transcendante</i>	50
I.2. Le tournant suarézien	58
I.3. La <i>Schulmetaphysik</i>	65
I.3.1. <i>L'autonomisation de l'ontologie et la distinction entre métaphysique générale et métaphysique spéciale</i>	65
I.3.2. <i>La noétisation absolue de l'objet de l'ontologie : le cas de Clauberg et de Timpler</i>	69
I.3.3. <i>La science « surtranscendante »</i>	76
I.4. La systématisation de la structure de l'ontologie moderne : l' <i>Ontologia</i> de Christian Wolff	79
I.4.1. <i>La non-répugnance à exister</i>	80
I.4.2. <i>L'existence comme complément de l'essence</i>	86
I.4.3. <i>Système et méthode de la métaphysique</i>	88
I.5. L'achèvement kantien de l'ontologie moderne ?	91
I.5.1. <i>La Metaphysica de Baumgarten</i>	93
I.5.2. <i>Kant et la théorie de l'objet : continuité ou rupture ?</i>	95
I.5.3. <i>La table du rien</i>	105
I.6. Conclusion	116

2. DES REPRÉSENTATIONS SANS OBJET	
À LA THÉORIE DE L'OBJET	119
2.1. Le problème des représentations sans objet	121
2.2. La thèse de l'in-existence intentionnelle des objets	127
2.3. La distinction du contenu et de l'objet	130
2.3.1. <i>La triade acte-contenu-objet chez Höfler et Twardowski</i>	132
2.3.2. <i>Twardowski sur les représentations sans objet</i>	137
2.4. Première approche twardowskienne de la théorie de l'objet	143
2.5. La théorie de l'objet de Meinong	148
2.5.1. <i>Théorie de l'objet et métaphysique</i>	148
2.5.2. <i>Sur les objectifs</i>	157
2.5.3. <i>Les différents sens du « il y a » et les classes principales d'objets</i>	163
2.5.4. <i>La critique russellienne de la théorie de l'objet et les deux sens de l'existence</i>	170
2.5.5. <i>La neutralité ontologique de la théorie de l'objet</i>	177
2.6. Conclusion	185
3. L'ONTOLOGIE FORMELLE HUSSERLIENNE	191
3.1. La critique husserlienne de Twardowski : l'univocité de la notion d'objet	193
3.2. La théorie husserlienne de la signification	199
3.3. Les états de choses : vers un élargissement de la notion d'objet ?	208
3.3.1. <i>Sur la notion husserlienne d'état de choses</i>	209
3.3.2. <i>Être et vérité</i>	213
3.4. L'intuition catégoriale	219
3.5. La formalisation	225
3.6. Les catégories formelles de signification et de l'objet	230
3.6.1. <i>Difficultés liées aux catégories formelles</i>	231
3.6.2. <i>La corrélation logico-ontologique</i>	235
3.7. Ontologie formelle et ontologies matérielles	240
3.8. Sciences eidétiques	247

3.9.	Originalité du projet husserlien d'ontologie formelle	252
3.9.1.	<i>Par rapport aux ontologies de type aristotélicien</i>	252
3.9.2.	<i>Par rapport aux théories de l'objet de Twardowski et Meinong</i>	254
3.9.3.	<i>Par rapport à la mathesis universelle de Bolzano</i>	256
3.10.	La contrainte logique de l'ontologie formelle	262
3.11.	Neutralités ontologique et métaphysique	266
3.12.	Conclusion	272
4. L'ONTOLOGIE FORMELLE COMME <i>MATHESIS UNIVERSALIS</i>		275
4.1.	La conception husserlienne de la logique	277
4.2.	L'idée téléologique de la mathématique formelle	287
4.3.	Mathématique et logique au XIX ^e siècle : l'émergence d'une nouvelle conception du formel	289
4.3.1.	<i>La nouvelle conception du formel dans les mathématiques du XIX^e siècle</i>	290
4.3.2.	<i>La notion riemannienne de multiplicité</i>	294
4.3.3.	<i>L'avènement de la logique mathématique</i>	297
4.4.	Théorie des formes de théories et doctrine des multiplicités	299
4.4.1.	<i>La théorie des formes de théories</i>	301
4.4.2.	<i>La doctrine des multiplicités</i>	303
4.4.3.	<i>Multiplicités définies et théorèmes de limitations internes des formalismes</i>	306
4.5.	La <i>mathesis universalis</i>	312
4.5.1.	<i>La double orientation de la logique</i>	314
4.5.2.	<i>La mathesis est-elle l'ontologie formelle ?</i>	319
4.6.	Conclusion	323
5. DÉPENDANCE ET TOTALITÉ DANS LA TRADITION BRENTANIENNE		327
5.1.	Dépendance unilatérale et substance chez Brentano	329
5.2.	Ehrenfels et les qualités de forme	336

5.3.	La théorie des parties psychologiques de Stumpf et la notion de fusion	340
5.4.	Les moments figuraux de Husserl	346
5.5.	Meinong sur les objets d'ordre supérieur	350
	5.5.1. <i>Relations et complexions</i>	353
	5.5.2. <i>Le principe de coïncidence partielle</i>	358
	5.5.3. <i>Relations réelles et idéales</i>	360
5.6.	Conclusion	362
6. LA THÉORIE PURE DES TOUTS ET DES PARTIES		365
6.1.	Statut de la théorie pure des tous et des parties	367
6.2.	Première approche de la notion husserlienne de partie	369
6.3.	Les notions de dépendance et d'indépendance	371
6.4.	Passage à la sphère objective	375
	6.4.1. <i>Les lois méréologiques formelles et matérielles</i>	377
	6.4.2. <i>Unité objective et unité phénoménologique</i>	379
6.5.	Dépendance et indépendance relatives	380
6.6.	Le concept de fondation et les six théorèmes qui s'y rapportent	383
6.7.	Fragments et moments	391
6.8.	Des différents rapports de fondation	395
6.9.	Des différents concepts de tous	399
6.10.	Conclusion	404
CONCLUSION		
L'ONTOLOGIE FORMELLE COMME PROJET		405
BIBLIOGRAPHIE		415
INDEX DES NOMS		443

INTRODUCTION

EN 1817, BERNARD BOLZANO, prêtre séculier, docteur en philosophie et professeur royal et impérial de science de la religion, publiait un article dans lequel il proposait une « démonstration purement analytique » (*rein analytischer Beweis*) du théorème affirmant qu'« entre deux valeurs quelconques qui donnent deux résultats de signes opposés se trouve au moins une racine réelle de l'équation »¹. Le problème auquel se confrontait le philosophe autrichien dans cet article était celui qui consiste à vouloir démontrer la proposition suivante : lorsqu'une fonction continue prend des valeurs à la fois au-dessus et en dessous de zéro, elle doit prendre la valeur zéro entre les deux. Ce théorème, dit « de la valeur intermédiaire », avait bien fait l'objet de quelques tentatives de démonstration de la part des plus grands mathématiciens de l'époque, mais, pour ce faire, ceux-ci s'en tenaient généralement à l'intuition géométrique ou cinématique. Par exemple, certaines preuves s'appuyaient sur la vérité empruntée à la géométrie selon laquelle toute courbe continue dont les ordonnées sont d'abord négatives puis positives (ou inversement) doit nécessairement couper l'axe des abscisses en un point situé entre ces ordonnées². Ce type de preuve était inadéquat pour plusieurs raisons. Premièrement, la vérité géométrique utilisée est clairement un cas particulier du théorème à démontrer. Deuxièmement, elle nécessite elle-même une démonstration, laquelle doit, en fait, être dérivée

1. BOLZANO [1817, p. 417-476/2010, p. 209-243].

2. BOLZANO [1817, I, p. 422/2010, p. 210].

du théorème plus général. Une autre approche, inadéquate pour des raisons similaires, consistait à s'appuyer sur la « continuité » d'une fonction en y faisant intervenir le temps et le mouvement. Par exemple, on affirmait que si deux fonctions $f(x)$ et $g(x)$ varient suivant la loi de continuité, et si pour $x = a$, nous avons $f(a) > g(a)$, mais pour $x = b$, $f(b) < g(b)$, c'est qu'il doit y avoir une valeur c intermédiaire entre $x = a$ et $x = b$ telle que $f(c) = g(c)$, car si deux mobiles parcourent le même trajet, qu'au début l'un était derrière l'autre et qu'à la fin la situation s'inverse, ils ont dû se croiser au cours de leur mouvement³.

Pour être correcte, la démonstration du théorème de la valeur intermédiaire doit, selon Bolzano, être effectuée de manière « purement analytique », c'est-à-dire sans recours à des intuitions extérieures à la « mathématique pure » (arithmétique, analyse et algèbre). Dès lors, il faudra expliquer chacun des concepts utilisés dans la démonstration, telles la continuité, la convergence, la limite, etc., en termes de nombres, de fonctions et de relations d'ordre⁴, et donc sans l'aide des notions d'espace, de temps ou de mouvement. C'est bien de cette manière que procède le philosophe pragois lorsqu'il nous dit que

« [l']on entend par l'expression *une fonction $f(x)$ varie suivant la loi de continuité pour les valeurs situées à l'intérieur ou à l'extérieur de certaines bornes* rien d'autre que ceci : *si x est une telle valeur quelconque, la différence $f(x+w) - f(x)$ peut être rendue plus petite que toute grandeur donnée si l'on peut toujours prendre w aussi petit que l'on voudra*⁵ »,

donnant ainsi la première définition correcte, du point de vue mathématique, de la notion de « fonction continue ». Bolzano utilise ensuite le critère de convergence d'une suite, montrant son caractère nécessaire et suffisant quatre ans avant Cauchy.

3. Cf. BOLZANO [1817, II, p. 424-425/2010, p. 211-212].

4. MAIGNÉ et SEBESTIK [2010, p. 56].

5. BOLZANO [1817, II, p. 427-428/2010, p. 212-213].

Il démontre alors le théorème qui affirme que tout ensemble de nombres réels possède une borne supérieure minimale et de ceci il dérive finalement le théorème désiré.

En dehors du résultat mathématique important qu'il permet d'établir, l'intérêt de l'article de 1817 réside dans la conception de la démonstration qu'il défend. Pour Bolzano, la démonstration d'un théorème relevant de l'analyse infinitésimale *doit* être *purement analytique* : elle doit être effectuée au moyen des seules ressources de l'analyse, et donc ne pas recourir à des concepts géométriques ou cinématiques qui lui sont étrangers. Comme l'a noté Sebestik⁶, ce qui est dès lors « admirable » dans l'architecture de cette démonstration purement analytique, c'est « l'enchaînement implacable de théorèmes qui conduisent au théorème final par ce qui peut sembler un détour, mais qui se révèle être la voie la plus directe ». Elle exprime ainsi de manière éclatante la « doctrine bolzanienne des fondements » selon laquelle une démonstration mathématique doit « fonder » (*begründen*) la vérité, c'est-à-dire l'intégrer à un système de vérités (des axiomes et des théorèmes) ordonnées suivant une relation de raison à conséquence⁷. En ce sens, la démonstration purement analytique du théorème de la valeur intermédiaire relève de ce que Bolzano appelle la « mathématique pure ou universelle ». De quoi s'agit-il exactement ? Disons tout d'abord que le mathématicien pragois rejette tout autant la conception traditionnelle de la mathématique comme science de la quantité que celle, kantienne, qui la conçoit comme connaissance rationnelle par construction de concepts. Selon lui, la mathématique pure est plutôt « une science qui traite des lois universelles (ou formes) auxquelles les choses [Dinge] doivent se conformer dans leur existence [Dasein]⁸ ». Par « choses », il entend « non seulement celles qui ont une existence objective, indépendante de notre conscience, mais aussi celles qui existent simplement dans notre

6. SEBESTIK [1992, p. 91].

7. SEBESTIK [1992, p. 94].

8. BOLZANO [1974 (1810), I, § 8, p. 11/2010, p. 82].

représentation [Vorstellung], soit en tant qu'*individus* (c'est-à-dire en tant qu'*intuitions*), soit en tant que simples *concepts généraux* – en un mot : *tout ce qui, en général, peut devenir objet de notre faculté de représentation [Vorstellungsvermögen]*⁹. Cette mathématique pure, aussi appelée « *mathesis universelle* » (*allgemeine Mathesis*) par Bolzano, formule donc des lois qui ont trait à tout objet sans distinction, c'est-à-dire à la « chose [objet] en général » (*Ding überhaupt*).

Avec cette définition, Bolzano rapproche la mathématique pure de la métaphysique, laquelle constitue pour lui la deuxième branche de la connaissance *a priori*. Mais là où la métaphysique a pour tâche de « démontrer l'*existence réelle* de certains objets par des concepts *a priori* », la *mathesis universelle* ne traite que « des conditions générales qui rendent possible l'*existence des choses* »¹⁰. Autrement dit, tandis que la première essaye de démontrer *a priori* la réalité de certains objets, tels Dieu ou l'âme, la seconde ne tente que de répondre à la question : « Quelles propriétés les choses doivent-elles avoir pour qu'elles puissent être possibles ? »

De cette manière, le philosophe pragois bousculait la conception traditionnelle et kantienne de la mathématique pure pour l'élever au niveau d'une « théorie de l'objet en général » qui énonce les lois qui rendent possibles tous les objets, même idéaux. Il était par là tout près d'atteindre ce que Husserl allait appeler plus tard une « ontologie formelle ».

*
* * *

La définition la plus générale que l'on puisse trouver de l'ontologie formelle chez Husserl est celle qui en fait « une théorie de l'objet ou du quelque chose en général » (*Gegenstand oder Etwas überhaupt*)¹¹. Dans sa définition de la mathématique pure, Bolzano parle, quant à lui, de « chose en général » (*Ding*

9. BOLZANO [1974 (1810), I, § 8, p. 11-12/2010, p. 82].

10. BOLZANO [1974 (1810), I, § 9, p. 13/2010, p. 83].

11. Cf. par exemple HUSSERL [1939 (1913), p. 123/1975, p. 372].

überhaupt). Ce qu'il veut ainsi souligner, c'est qu'il ne s'agit pas de se limiter dans cette *science* à la considération des choses en tant qu'elles existent de manière « effective », c'est-à-dire aux substances mondaines douées d'un mode d'être actuel. Le qualificatif « en général » a ici pour but de préciser que l'objet dont il est question dans la *mathesis* universelle n'est aucun objet spécifique, mais *tout* objet, indépendamment de la considération de la catégorie ontologique à laquelle il appartient. De la sorte, l'objet en général est tout objet de la représentation.

Néanmoins, en affirmant que la chose ou l'objet en général est tout objet de représentation, il ne s'agit pas de soutenir que celui-ci puisse être n'importe quel objet formé de manière arbitraire par notre subjectivité. On envisage ici l'objet comme étant doté d'une certaine *autonomie* par rapport à la subjectivité. Il possède une certaine *consistance a priori*, il *résiste* à notre pouvoir de variation, ce qui nous oblige à reconnaître qu'il est soumis à certaines lois dans son orbe propre, et peut donc faire l'objet d'une science.

Après Bolzano, cette thématique de l'*objet de la représentation* devait être amenée à jouer un rôle central dans la tradition philosophique autrichienne, et plus particulièrement dans ce que l'on a appelé l'école de Brentano¹². Ce n'est pas un hasard si c'est dans cette dernière que fleurirent différentes « théories de l'objet » (*Gegenstandstheorien*). Celles-ci, développées de manière plus ou moins approfondie par Twardowski, Meinong et les élèves de ce dernier, sont principalement issues du problème posé à la thèse Brentanienne d'intentionnalité de la conscience par les représentations sans objet. Dans un passage célèbre de sa *Psychologie du point de vue empirique*, Brentano soutenait que les phénomènes psychiques sont ceux qui se caractérisent par le fait qu'ils contiennent intentionnellement un objet, abstraction

12. Pour une introduction générale à celle-ci, Cf. SMITH [1994] ; ALBERTAZZI, LIBARDI et POLI (dir.) [1996] ; FISSETTE et FRÉCHETTE (dir.) [2007].

faite de son éventuelle existence effective¹³. Mais alors se pose naturellement la question du statut ontologique de cet objet. Celle-ci se fait d'autant plus pressante lorsque nous envisageons les représentations qui, comme 'cercle-carré' ou 'hypocerc', sont dites, selon Bolzano, « sans objet ».

Face aux ambiguïtés qui grevaient la thèse brentanienne d'« in-existence intentionnelle » des objets de la représentation, plusieurs élèves du maître de Wurzburg établirent une distinction entre l'acte, le contenu et l'objet de la représentation. Ainsi, selon Twardowski :

« [...] on a à distinguer l'objet sur quoi [*Worauf*] “se dirige pour ainsi dire” notre représenter, de l'objet immanent ou du contenu de la représentation¹⁴. »

L'objet est alors « ce qui se tient en face » (*Gegenstand*), cet « existant en soi » (*an sich Bestehende*) sur lequel se dirige l'acte de représentation au moyen de son « contenu » (*Inhalt*), ou « objet immanent », que Twardowski conçoit comme une « image » psychique « existant “en” nous » (« *an* » *uns Bestehende*) de l'objet de la représentation. Par là se trouve affirmé une certaine indépendance de l'objet dont l'accès est médiatisé par le contenu de la représentation et qui est susceptible d'une science *a priori*, d'une *théorie de l'objet*.

Cet éclaircissement terminologico-philosophique étant posé, deux voies ont principalement été suivies par les élèves de Brentano pour résoudre le problème des représentations sans objet. La question est ici de savoir si, étant donné que toute représentation possède un contenu, celui-ci nous donne toujours accès à un objet. La première solution, suivie principalement par Twardowski et Meinong, consiste à répondre par l'affirmative. Autrement dit, elle soutient qu'à toute représentation correspond

13. Cf. BRENTANO [1974 (1874), II, chap. 1, § 5, p. 124-125/2008, p. 101-102].

14. TWARDOWSKI [1982 (1894), § 1, p. 4/1993, p. 88].

un objet transcendant, même lorsque celui-ci est fictif ou contradictoire. La deuxième solution est celle préconisée par Husserl, du moins au début de son développement philosophique. Elle revient à affirmer que les objets correspondant à des significations telles que ‘cercle-carré’ ou ‘montagne d’or’ ne sont pas des objets vrais, qu’il ne s’agit pas d’objets du tout, pour la simple et bonne raison qu’aucune intuition ne pourra jamais les attester en tant qu’objets. La première voie conduira Twardowski et Meinong à la théorie de l’objet et la seconde conduira Husserl à l’ontologie formelle.

Pour Meinong, le vis-à-vis de la représentation est toujours quelque chose (*Etwas, aliquid*), il n’est pas rien (*Nichts, nihil*), même lorsqu’il s’agit d’un objet contradictoire ou fictif. Pour autant, ceci ne veut pas dire qu’un objet comme le cercle-carré soit doté d’un quelconque mode d’existence, même affaibli. Meinong distingue plutôt plusieurs *modes de l’objet* :

- a) l’« être » qui se divise en deux sous-modes :
 1. l’« existence » (*Existenz*) ou « effectivité » (*Wirklichkeit*) ;
 2. la « consistance » (*Bestand*) ;
- b) l’« hors-être » (*Außersein*).

Le premier caractérise les objets réels, telle une chaise ou une table, le deuxième les objets idéaux, tel un nombre ou un objectif, et le troisième les objets contradictoires, tel le cercle-carré – ce dernier mode de l’objectualité étant au-delà de l’être et du non-être. Dès lors, il y a un sens à dire

« [qu’il y a des objets [*es gibt Gegenstände*] à propos desquels on peut affirmer qu’il n’y en a pas [*nicht gibt*]¹⁵. »

Affirmation paradoxale s’il en est, et dont la bonne compréhension constitue tout l’enjeu de la théorie meinongienne de l’objet.

15. MEINONG [1904, § 1, in 1971, § 3, p. 490/1999, p. 73].

Pour sa part, Husserl refuse que les objets contradictoires ou fictifs puissent être considérés comme de véritables objets. Ceci parce que l'objet de la représentation, pour être un objet vrai, doit s'attester dans une intuition qui confirme sa visée intentionnelle. Cette conception de l'objet est principalement le résultat de l'approfondissement et de la critique que Husserl fait subir à la théorie de l'intentionnalité communément admise par les Brentaniens. S'il accepte la distinction de l'acte, du contenu et de l'objet de la représentation, il ne conçoit plus le deuxième, contrairement à Twardowski, comme une image ou une signification subjective, mais bien comme une signification idéale (ou plus précisément comme l'instanciation d'une telle signification idéale). Il s'agit là d'un déplacement décisif qui révèle l'objectivisme et l'héritage bolzanien de Husserl. À cette époque, c'est-à-dire au début du ^{xx}e siècle, nous rencontrons essentiellement dans le dispositif husserlien de l'intentionnalité, d'une part, les actes qui confèrent la signification, lesquels participent d'une signification idéale, et, d'autre part, les actes qui remplissent intuitivement cette visée intentionnelle. Si cette dernière est absente, comme c'est le cas dans la visée d'un cercle-carré, la visée intentionnelle signifie à vide, rien ne vient l'attester intuitivement, et il n'y a donc pas d'objet qui lui corresponde.

Cette conception de l'objet de la représentation est l'une des différences majeures qui distinguent l'ontologie formelle de la théorie de l'objet. Elle aura en particulier pour conséquence une certaine contrainte *logique* sur l'ontologie husserlienne, contrainte dont la théorie de Meinong est en partie dépourvue, puisqu'elle admet des objets contradictoires. Les deux types de théories de l'objet en général se rencontrent sur au moins un point, à savoir l'élargissement de la notion d'objet au-delà du seul objet existant effectivement. Elles divergent toutefois sur l'étendue de cet élargissement. Toutes deux intègrent dans la sphère objective les objets idéaux, tels les nombres, et des objets complexes, tels les états de choses, mais tandis que Meinong accepte également les objets contradictoires, Husserl les rejette.

Pour caractériser ce concept d'objet au sens large, nous utilisons la notion d'« objectualité » (*Gegenständlichkeit*), soulignant par là que l'objet dont traitent les théories de l'objet et l'ontologie formelle est toujours envisagé dans son *faire face* par rapport à la conscience, comme le *corrélat objectif* d'une visée intentionnelle, et qu'il est doté d'une consistance en vertu de laquelle il est soumis à une légalité propre, et peut donc faire l'objet d'une véritable science *a priori*.

Avec cette notion étendue d'objet, la *Gegenstandstheorie* et l'ontologie formelle se distinguent toutes deux d'une certaine conception de la métaphysique, typique de la tradition autrichienne, d'après laquelle celle-ci serait une science *a priori* qui s'intéresse aux objets uniquement en tant qu'ils existent effectivement. Comprise en ce sens, la métaphysique succomberait alors à ce que Meinong appelle le « préjugé en faveur de l'effectivité » (*das Vorurteil zugunsten des Wirklichen*) que la théorie du quelque chose en général a précisément pour but de dépasser. Dans cette perspective, l'élargissement de la notion d'objet a pour corrélat une thèse de *neutralité ontologique*. Autrement dit, dans cette théorie, il faut considérer l'objet indépendamment du fait qu'il existe ou n'existe pas. La théorie de l'objet en général devra donc être exempte de tout engagement existentiel. Ainsi, comme le disait Bolzano à propos de la mathématique pure, il ne s'agit pas de démontrer *a priori* « l'existence réelle » des objets, mais uniquement de les envisager en tant qu'ils sont possibles.

Toujours dans la description qu'il donnait de la *mathesis* universelle, Bolzano affirmait que celle-ci ne doit pas être considérée comme un simple agrégat de vérités en soi, mais constitue, en tant que science, un véritable *système* dans lequel toutes les propositions sont ordonnées les unes aux autres par une « connexion objective » (*objektiver Zusammenhang*) :

« [...] dans le domaine de la vérité, c'est-à-dire dans l'ensemble de tous les jugements vrais [vérités en soi], règne une certaine *connexion objective*, indépendante de notre *connaissance subjective contingente*, en vertu de laquelle quelques-uns de ces jugements

sont les raisons d'autres jugements et ceux-ci des conséquences de ceux-là¹⁶. »

La mathématique pure peut ainsi prendre la forme d'un système axiomatico-déductif dans lequel les théorèmes se succèdent les uns aux autres selon une relation de « conséquence formelle » (*formale Abfolge*). Selon Bolzano, celle-ci est formelle en ce que les liens entre les vérités n'y relèvent pas de la *nature particulière* (du *contenu matériel*) des concepts en jeu. Par exemple, l'inférence suivante¹⁷ :

il fait plus chaud en été qu'en hiver
 le thermomètre monte plus haut en été qu'en hiver

est matérielle car elle dépend du caractère particulier, ou concret, des concepts 'thermomètre', 'chaud', etc. En aucun cas une telle inférence ne se laisse mettre totalement *in forma*, pour reprendre l'expression de Leibniz. Certes, nous pouvons toujours faire varier les concepts 'été' et 'hiver', par exemple en leur substituant uniformément 'printemps' et 'automne', mais nous ne pouvons effectuer une telle variation sur tous les concepts qui constituent l'inférence sans en perdre en même temps le caractère valide ; il doit subsister un certain contenu matériel en vertu duquel l'inférence est valide. En revanche, dans l'inférence logique suivante :

tout homme est mortel
 Socrate est un homme
 Socrate est mortel

la validité du raisonnement ne doit rien au contenu matériel des concepts 'homme' ou 'mortel'. Il s'agit d'une inférence purement formelle qui, par conséquent, se laisse totalement formaliser – son contenu matériel peut être remplacé par des variables. Par exemple, de la manière suivante :

16. BOLZANO [1974 (1810), II, § 2, p. 39-40/2010, p. 93].

17. Sur cet exemple, cf. SEBESTIK [1992, p. 263 sq.].